

mière de l'épouse qui est malheureuse en ménage, ou qui le croit, ou qui du moins le dit, et à force de le dire finit par le croire, et à force de le croire, finit par l'être en effet. "Est-il admissible qu'en plein XXe siècle une femme ne soit pas libre, libre de se séparer du mari pour qui elle n'a plus d'amour, libre de se donner à l'homme qu'elle aime, libre de disposer de soi, de son cœur, de tout son être, toujours ?..."

Les tirades violentes sonnèrent faux, cette fois, avec un accent d'anachronisme. C'est qu'une servitude, aussi infrangible et plus dure que celle du mariage, pèse aujourd'hui sur toutes les épaules viriles, unanimement, splendidement acceptée par ceux qui avaient longtemps applaudi ces protestations d'anarchie.

L'homme a cessé de se dire libre. Depuis que l'appel de la mobilisation a été affiché à sa porte, la consigne militaire s'est emparée de sa vie et il s'est plié à toutes ses exigences. On ne l'a pas consulté. On ne lui a pas demandé si c'était son goût d'être soldat, de quitter son foyer pour aller se battre, de recevoir de la mitraille en pleine figure. Il n'a plus la parole. Il n'a qu'à se taire et obéir. Quand la consigne est de se faire tuer, il n'a qu'à mourir. S'il refuse, on le fera marcher quand même, sous la menace du revolver. S'il se révolte, une cour martiale brisera sa résistance d'un mot, traduit par douze balles à bout portant. Bon gré, mal gré, on l'arrachera donc à sa famille, à ses affaires, à sa vie facile, à ses habitudes de liberté, pour